

Le “je” fluide de l’intime : entre éclats de soi et fragments de mémoire dans « L’écrivain » de Yasmina Khadra
The Fluid “I” of Intimacy: Between Shards of the Self and Fragments of Memory in Yasmina Khadra’s The Writer

Djerou Dounia ¹, Khider Salim ²

¹Université Mohamed Khider, Biskra (Algérie),
dounia.djerou@univ-biskra.dz

²Université Mohamed Khider, Biskra (Algérie),
s.khider@univ-biskra.dz

Reçu le:14/10/2025 Accepté le:31/12/2025 Publié le:31/12/2025

Résumé:

Cet article examine la fonction de la narration à la première personne dans l’œuvre de Yasmina Khadra, en particulier dans L’Écrivain, comme un procédé central de reconstruction identitaire. À travers une analyse des dimensions autobiographiques et confessionnelles de son écriture, l’étude met en lumière la manière dont l’auteur mobilise la mise en récit de soi pour dépasser les contraintes familiales, sociales et institutionnelles, notamment celles liées à son parcours militaire et à la dissimulation de son identité littéraire.

Mots-clés : autobiographie, Yasmina Khadra, identité, confession.

Abstract:

This article examines the function of first-person narration in the work of Yasmina Khadra, particularly in The Writer, as a central device for identity reconstruction. Through an analysis of the autobiographical and confessional dimensions of his writing, the study highlights the ways in which the author mobilizes self-narration to transcend familial, social, and institutional constraints, notably those tied to his military career and the concealment of his literary identity.

Keywords: Autobiography, Yasmina Khadra, Identity, Confession.

Auteur correspondant: Djerou Dounia, Email: dounia.djerou@univ-biskra.dz

1. Introduction:

La perception du « je » narratif est une tâche complexe qui pose plusieurs défis aux lecteurs et aux critiques littéraires. La subjectivité qui émane du « je » narratif, la question de la fiabilité du narrateur, l'intériorité et l'introspection, la multiplicité des voix, l'impact émotionnel et la complexité des structures narratives sont autant d'éléments qui rendent la compréhension et l'interprétation du texte, particulièrement ardue. Cependant, ces défis peuvent également enrichir l'expérience de lecture, en offrant une exploration approfondie de l'intériorité des personnages et en invitant le lecteur à une réflexion critique et nuancée sur le récit. En naviguant entre ces différentes dimensions du « je » narratif, nous pouvons développer une compréhension plurivoque et plus complexe des œuvres littéraires. Le « je » narratif, en tant que dispositif littéraire, permet aux auteurs de plonger leurs lecteurs dans l'intériorité des personnages, offrant une perspective subjective et intime sur les événements et les interactions du récit. C'est précisément dans cette expression intime du « je », marquée par les émotions et les silences, que l'interprétation devient incertaine et plurielle. La subjectivité de l'auteur introduit une certaine ambiguïté, rendant le sens du texte variable selon le regard de chaque lecteur. Ainsi, la lecture ne se limite pas à une seule vérité, mais s'ouvre à une diversité de compréhensions, façonnées par la sensibilité et l'expérience de celui qui lit.

Le roman *L'Ecrivain* de Yasmina Khadra, publié en 2001, explore des thèmes profonds et universels tels que la mémoire, l'identité et la quête de soi. Au cœur de cette œuvre se trouve la problématique du « je », un élément central qui structure le récit et enrichit la compréhension des personnages et de leurs interactions. La dimension confessionnelle de l'œuvre est marquée par un va-et-vient entre l'intimité douloureuse et la quête de légitimité littéraire. Ce « je » pudique mais perçant incarne l'homme en lutte contre le silence imposé par son environnement familial et institutionnel. Cet article

visé à examiner comment Yasmina Khadra utilise le « je » narratif pour aborder des questions complexes liées à l'identité personnelle et collective, à la mémoire et à la réconciliation. Son écriture intime peut être envisagée comme une forme d'art, où le sujet devient poète de sa propre vie. Elle transforme la blessure en beauté, l'échec en parole, l'ombre en clarté. Chaque phrase devient une tentative de transmutation : celle du réel brut en sens. Elle est une alchimie délicate, un tissage où douleurs et émerveillements s'entrelacent. Ainsi, elle ne se contente pas de refléter l'expérience : elle l'élève, la sublime, l'inscrit dans une esthétique de l'intime. De ce fait, la problématique qui suscite notre curiosité repose sur ce questionnement : comment, dans *L'Écrivain* de Yasmina Khadra, l'auteur parvient-il, à travers un « je » à la fois pudique et introspectif, à tisser une mémoire intime aux résonances parentales et institutionnelles, où le fragile équilibre entre silence et confession devient le lieu d'une lente métamorphose du sujet, oscillant entre l'ombre du passé et la lumière d'une révélation à portée universelle ?

La méthodologie adoptée pour la conduite de cette recherche repose sur une double approche complémentaire, à la fois analytique et interprétative. Elle s'appuie, d'une part, sur une exploration thématique approfondie, visant à mettre en lumière les motifs récurrents et les enjeux symboliques structurant le texte étudié. D'autre part, elle mobilise une analyse narratologique, centrée sur l'examen de la construction du récit et sur l'évolution de la voix narrative, en particulier du « je » narrateur, afin de mieux saisir les dynamiques identitaires et discursives à l'œuvre.

2. Raconter à la première personne : le jeu du « je »

La narration à la première personne, portée par l'usage du « je », est un choix stylistique qui permet une immersion profonde dans l'intériorité du narrateur. En prenant la parole, le « je » devient non seulement témoin mais aussi acteur de l'histoire, offrant ainsi au lecteur une vision partielle, personnelle et souvent teintée de

subjectivité. Cette forme de narration, en dévoilant les pensées, émotions et perceptions de celui qui raconte, crée un lien particulier entre le narrateur et le lecteur, un espace d'intimité où chaque mot, chaque geste, prend une signification amplifiée par le regard du narrateur. « *Le "je" de l'autobiographie est celui qui dit, celui qui fait, et celui qui est. Il y a identité entre l'auteur, le narrateur et le personnage.* » (Lejeune, 1975, p. 32)

Cependant, cette subjectivité entraîne également des limites : le récit se trouve filtré par le point de vue individuel, et la vérité devient relative, incertaine, mouvante. Le « je » crée ainsi une relation complexe entre le texte et le lecteur, une danse délicate entre ce qui est dit et ce qui est omis, ce qui est exprimé et ce qui reste sous-entendu. Ricœur affirme que « *L'identité du sujet n'est pas une donnée immédiate, mais le résultat d'une mise en intrigue de la vie.* » (Ricœur, 1990, p. 141) Cette citation exprime une idée centrale de la philosophie de Paul Ricœur : l'identité personnelle n'est pas une essence fixe, donnée une fois pour toutes, mais un processus narratif. Autrement dit, le « je » ne se découvre pas immédiatement ; il se construit dans le temps, au fil des récits que l'on fait de soi-même.

Lorsque le « je » narratif s'adresse à un narrataire invoqué, il prend une dimension profondément intime, presque confessionnelle. Lejeune, définit cet acte comme : « *un récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité.* » (Lejeune, 1975, p.14) Il ne s'agit plus seulement de raconter, mais de dialoguer avec une figure fondatrice, souvent absente ou idéalisée, à travers les mots. Cette adresse au lecteur devient un acte de mémoire, de réparation ou de quête identitaire, où l'écriture se fait lieu de rencontre entre le passé et le présent, entre le silence de l'autre et la parole du narrateur. Le « je » se dévoile alors avec pudeur, entre blessures contenues et tendresse enfouie, dans un langage qui cherche moins à convaincre qu'à exister face à l'ombre

*Le “je” fluide de l’intime : entre éclats de soi et fragments de mémoire
dans « L’écrivain » de Yasmina Khadra*

tutélaire d’un parent, d’un enseignant ou d’un ami. Ainsi, cette parole intime devient un espace de réconciliation possible, où l’écrivain enfant retrouve, par la force de l’écriture, un lien avec celui ou celle qu’il interpelle.

Dans *L’Ecrivain*, le « je » narratif est incarné par le protagoniste, un personnage dont l’identité est en constante évolution. À travers ce prisme subjectif, le lecteur est invité à explorer les souvenirs, les émotions et les réflexions intimes du narrateur. Ce choix narratif permet à Khadra de plonger le lecteur dans l’intériorité du personnage, offrant ainsi une perspective unique sur les événements et les interactions qui se déroulent dans le roman.

Le « je » dans ce contexte est multidimensionnelle. Il englobe non seulement la quête identitaire du protagoniste, mais aussi les dynamiques interpersonnelles et les tensions sociales qui façonnent son parcours. Le « je » narratif devient un outil puissant pour explorer les thèmes de la mémoire et de l’oubli, de la vérité et de la fiction, ainsi que de la réconciliation avec le passé. En utilisant ce dispositif narratif, Khadra invite le lecteur à réfléchir sur la nature subjective de la mémoire et sur la manière dont les souvenirs personnels influencent notre perception du monde.

L’utilisation du « je » permet également à Khadra de mettre en lumière les tensions entre l’individu et la société. Le protagoniste, à travers son récit introspectif, révèle les conflits internes et externes qui marquent son existence. Ainsi il déclare « *Ma souffrance ne me terrassait pas ; elle m’éveillait à moi-même, me faisait prendre conscience de ma singularité ... tout de suite j’ai sus ce que je voulais le plus au monde : être une plume au service de la littérature* » (Khadra, 2001, p. 284)

Ce passage, parmi les plus poignantes du récit, condense avec une intensité bouleversante l’essence de l’écriture intime : elle se donne à lire comme un cri étouffé, contenu dans les replis de la mémoire, et qui trouve dans les mots un exutoire pudique mais vital. Loin de toute exhibition, cette parole intime surgit dans le silence de la page comme une nécessité intérieure, une forme de catharsis silencieuse, par

laquelle le sujet expulse ses douleurs les plus enfouies et tente de recomposer un sens au sein du chaos émotionnel.

« *J'ai dû me cacher derrière un nom de femme pour pouvoir exister comme écrivain.* » (Khadra, 2001, p. 213) au sein de ce passage, l'écriture devient un espace de dévoilement maîtrisé, où le moi blessé, parfois brisé, ose se dire sans fracas, avec une retenue qui n'enlève rien à la profondeur du sentiment, bien au contraire. C'est dans cette tension entre le murmure et le cri, entre la pudeur et la confession, que réside la puissance transformatrice de l'écriture de soi. En outre, la problématique du « je » dans *L'Ecrivain* est intrinsèquement liée à la question de la réconciliation. À travers le récit intime du protagoniste, Khadra explore les moyens par lesquels les individus peuvent se réconcilier avec leur passé, leurs souvenirs et leurs identités fragmentées. Le « je » narratif devient ainsi un vecteur de guérison et de transformation, offrant une voie vers la compréhension et l'acceptation de soi.

Dans cette déclaration poignante : « *J'ai longtemps vécu à l'écart de moi-même.* » (Khadra, 2001, p. 201) Yasmina Khadra exprime avec une sobriété déchirante le sentiment d'aliénation intérieure qui l'a habité pendant de longues années. Cette formule lapidaire condense toute la tension entre l'être intime et les rôles imposés par les circonstances extérieures. Vivre à l'écart de soi, c'est exister dans une sorte de dédoublement silencieux, dans un exil intérieur où l'on se sent étranger à ses propres désirs, à sa propre voix. Pour Khadra, cet écart trouve ses racines dans les contraintes rigides de l'institution militaire, dans le poids de l'autorité, mais aussi dans l'impossibilité d'assumer pleinement sa vocation d'écrivain sous son véritable nom.

Cette distance entre le « je » vécu et le « je » profond devient alors le moteur même de son écriture : un effort constant pour se rejoindre, pour réduire la fracture entre l'homme social et l'homme intime. Ainsi, l'écriture se pose comme un pont, une tentative de réconciliation avec soi, un cheminement lent vers l'unité intérieure. La phrase résonne

alors comme un écho universel : elle parle à tous ceux qui, pris dans les exigences d’un monde normatif, ont dû mettre en suspens leur être véritable. Chez Khadra, cette mise à distance de soi n’est pas une fatalité, mais une étape dans un processus de retour à soi douloureux, mais fécond. L’analyse du « je » dans *L’Ecrivain* de Yasmina Khadra révèle la richesse et la complexité de ce dispositif narratif. En utilisant le « je » pour structurer son récit, Khadra parvient à aborder des questions profondes et universelles liées à l’identité, à la mémoire et à la réconciliation. Cette introduction pose les bases d’une exploration approfondie de ces thèmes, en mettant en lumière l’importance du « je » narratif dans la construction du sens et de la signification dans le roman.

3. L’écriture intime : sous la surface des apparences

L’écriture intime, dans sa discrète intensité, constitue bien plus qu’un simple exercice de confession : elle est un espace fécond de reconfiguration de soi. Qu’il s’agisse de journaux personnels, d’autobiographies ou de correspondances, cette forme d’écriture autorise le sujet à se dire hors des contraintes sociales, dans la vérité nue de l’introspection. Elle devient ainsi un lieu privilégié de transformation, où le « je » s’effeuille, se cherche, se révèle. Cette dissertation propose de montrer comment l’écriture intime se présente comme un véritable espace de métamorphose du sujet, en articulant d’abord la fonction libératrice de cette parole personnelle, ensuite son pouvoir d’élaboration identitaire, enfin sa dimension poétique et créatrice.

« Le récit de vie est une tentative du sujet pour construire et donner une image de lui-même [...] c’est l’effort pour ressaisir son identité à travers les aléas et les avatars de l’existence dans une cohérence qui la rende communicable à autrui. Le récit suppose ainsi un processus de totalisation, à travers lequel l’énonciateur cherche à donner sens et consistance à sa vie. » (Lipianski, 2006, p. 61)

L’écriture intime permet au sujet d’échapper au mutisme imposé par le regard d’autrui. Délestée du jugement extérieur, elle devient un

sanctuaire où l'être peut exprimer ses douleurs, ses joies, ses doutes, ses élans. Dans cette sphère secrète, le « je » peut surgir dans sa fragilité, s'autoriser à être vulnérable. Ce faisant, elle permet une première forme de libération : celle de l'âme qui se dit, se défait, se réinvente au fil des mots. Elle fonctionne comme un miroir intérieur, une chambre d'écho pour les voix étouffées. Ricœur ajoute encore : « *Le soi n'est pas donné d'emblée ; il se raconte.* » (Ricœur, 1975, p. 446) ainsi, il rejette l'idée que l'identité serait une substance stable, immédiatement accessible à la conscience. Au contraire, il affirme qu'elle est toujours en construction, modelée par l'expérience, la mémoire et surtout par le récit que le sujet fait de sa propre vie.

Khadra se confesse « *Mon père ne parlait jamais. Son silence était une loi.* » (Khadra, 2001, p. 102), « *Ma vraie vie avait démarrée avec la Peugeot qui me conduisait au Machouar. Je n'étais pas au volant. J'étais effondré sur le siège du 64 mort, à regarder en silence mon père m'éloigner de son bonheur* » (Khadra, 2001, p. 284)

Ce passage évoque avec une intensité dramatique un moment de rupture dans la vie du narrateur, moment qu'il désigne comme le véritable début de sa vie. À travers l'image du départ en voiture, il met en scène une transition radicale, un passage de l'enfance à une forme de conscience douloureuse de soi, marquée par la perte et l'exil. Le terme « vraie » suggère une révélation, mais aussi une rupture brutale avec un état d'innocence ou d'ignorance. Ce démarrage coïncide avec un arrachement : le narrateur quitte quelque chose d'essentiel, la maison familiale, un lieu de protection. Il est transporté, non acteur mais victime d'une décision ou d'un contexte qui le dépasse. L'expression « siège du 64 mort » est énigmatique mais très puissante : elle évoque une position figée, assignée, presque mortifère, comme si ce départ équivalait à une forme de mort symbolique.

Loin de figer l'individu dans une identité statique, l'écriture intime l'accompagne dans son devenir. Le sujet n'est jamais le même d'une page à l'autre ; il s'y déconstruit et se recompose. Les mots permettent

d'ordonner le chaos, de relier les fragments épars de l'expérience. Le « je » se façonne, non pas comme une entité close, mais comme un chantier vivant. À travers la narration de soi, le sujet prend conscience de ses mutations, accepte ses contradictions, et se forge une identité en perpétuel mouvement. Loin d'être une simple confidence, l'écriture intime de Khadra dans son œuvre, s'impose comme un espace initiatique, un territoire de métamorphose du sujet. Elle libère, elle construit, elle embellit. Dans le silence du papier, le « je » se déploie, se transforme, et trouve une voix qui lui est propre. Par ce geste d'écriture, le sujet ne se contente pas de se raconter : il se réinvente. Ainsi, l'écriture intime chez Khadra, au-delà de sa discrétion apparente, devient une aventure ontologique, un art du devenir, une traversée poétique de l'être.

Les confessions de Khadra sont marquées par une tension constante entre le personnel et l'universel, le moi intime et les attentes collectives. Le narrateur est souvent tiraillé entre sa fidélité aux origines (familiales, culturelles, religieuses) et son désir de vérité ou de liberté. Cette tension donne aux confessions une intensité dramatique : il ne s'agit pas d'un « je » tranquille, mais d'un « je » en crise, lucide, parfois hanté par la culpabilité ou le doute.

4. De la fracture à la recomposition : le « je » à l'épreuve de son identité

Yasmina Khadra explore les méandres de la mémoire et de l'identité à travers une écriture profondément introspective. Le roman s'inscrit dans une démarche autobiographique où la voix narrative, portée par le pronom « je », devient l'outil principal d'une quête de vérité et de réconciliation. Loin d'être un simple récit de souvenirs, l'œuvre interroge la manière dont le sujet se construit à travers la parole, l'absence, et la filiation. Ce « je » qui s'exprime est à la fois l'enfant meurtri par le silence d'un père disparu et l'écrivain mûri par le besoin de comprendre et de transmettre. Il s'agit d'un « je » multiple, qui traverse les âges, les blessures et les silences pour tenter de

reconstruire une figure parentale éclatée. Dès lors, ce « je » dans le roman soulève une hypothèse, celle que l'usage de la première personne permet à l'auteur de dépasser la simple autobiographie pour faire du récit une œuvre de mémoire, de deuil et d'affirmation de soi.

L'Ecrivain est une œuvre profonde qui interroge la filiation, la mémoire et l'identité. À travers une écriture intime et poétique, Yasmina Khadra offre une réflexion sur la manière dont le passé façonne le présent et sur le pouvoir de l'écriture à révéler les non-dits et à transformer le sujet. De la sorte, il se confesse, que c'est grâce à l'écriture qu'il existe : « [...], à l'écriture : [...] les mots ... ces assemblages de caractères morts qui, pris entre une majuscule et un point, ressuscitaient d'un coup, devenaient phrases, devenaient foules, devenaient force et esprit. » (Khadra, 2001, p. 198) dans ce passage se révèle toute l'ambiguïté de l'acte d'écrire chez Yasmina Khadra.

L'écriture se fait ici refuge et mise à nu, un espace paradoxal de dissimulation et de dévoilement. En adoptant un pseudonyme féminin, l'auteur ne cherche pas à fuir son identité, mais à la protéger, à lui permettre d'émerger dans un monde où les contraintes politiques et sociales étouffent la voix individuelle. Ce geste, loin d'être une simple stratégie d'anonymat, devient un acte de survie symbolique, une manière de faire entendre un « je » blessé, souvent brisé, sans recours au tumulte ni à l'exhibition. Ce moi intérieur s'exprime avec une retenue pudique qui n'en atténue nullement l'intensité émotionnelle ; au contraire, cette sobriété narrative confère à son aveu une profondeur d'autant plus saisissante. Ainsi, l'écriture intime chez Khadra devient un lieu d'équilibre fragile entre silence imposé et parole conquise, entre effacement stratégique et affirmation identitaire. Dans *L'Écrivain*, Yasmina Khadra fait de la narration une véritable entreprise de libération intérieure. Derrière la pudeur apparente de son « je », qui ne cède ni à l'exhibition ni au pathos, l'auteur tisse un récit d'une intensité retenue, où chaque mot semble pesé, chaque souvenir filtré par une mémoire blessée mais encore vive. Ce « je » discret,

presque en retrait, n’est pas synonyme de distance : au contraire, il témoigne d’un profond respect envers la douleur, la sienne comme celle des autres. Loin des démonstrations émotionnelles tapageuses, Khadra pratique une forme d’écriture de l’intime qui révèle sans asséner, qui murmure plutôt que de crier et c’est dans cette retenue que réside toute sa puissance.

Ce « je » pudique est aussi une arme contre les aliénations qui l’ont façonné : le carcan militaire, le silence imposé, le mensonge identitaire qu’impliquait son pseudonyme féminin.

« [...] la littérature, cette sublime charité humaine qui n’a d’égale que sa vulnérabilité ; cette bonté suprême qui reste, aujourd’hui, l’ultime fortification de notre salut, le dernier bastion contre l’animalité, et qui, s’il venait à céder, ensevelirait sous ses éboulis tous les soleils du monde, et alors, bonjour la nuit... » (Khadra, 2001, p. 98)

En écrivant, l’auteur opère un double geste de reconquête : il reprend possession de sa voix propre, trop longtemps étouffée par les exigences institutionnelles, et il restaure sa vérité intime. La narration devient ainsi le lieu d’une réappropriation existentielle, d’une réconciliation entre l’homme qu’il fut contraint d’être et celui qu’il aspire à devenir. Ce « je » narratif n’est pas une simple figure grammaticale : il est le socle d’un sujet en quête d’unité, l’outil d’un affranchissement silencieux, mais décisif.

Khadra déclare : *« Je savais ce que je ne voulais pas ; sauf que je ne sais pas ce que je veux. »* (Khadra, 2001, p. 282), *« On ne m’a jamais appris à être moi »* (Khadra, 2001, p. 281) Ces deux phrases condensent à elles seules une crise identitaire profonde, exprimée par un narrateur qui peine à trouver sa place dans le monde. Elles traduisent un désarroi intérieur caractéristique chez Yasmina Khadra, souvent situé entre deux mondes, deux loyautés, deux vérités. Dans la première phrase, l’usage du passé marque une certaine clarté dans le rejet, une lucidité tournée vers l’extérieur : le personnage peut identifier ce qui lui est étranger, ce qu’il refuse (une tradition

étouffante, un avenir imposé, une aliénation morale ou sociale). La deuxième phrase, plus brutale encore, condense un constat d'échec éducatif et affectif. Le pronom indéfini « on » renvoie à une autorité collective indistincte (la famille, la société, les traditions, les institutions) qui aurait dû aider à la formation du sujet, mais qui l'a, au contraire, dépersonnalisé.

En énonçant son désarroi, ne pas savoir ce qu'il veut, ne pas savoir être soi, Khadra commence par affronter le vide existentiel. Ce geste d'écriture, qui passe par le « je », fonctionne comme une prise de conscience, un acte fondateur. Il ne s'agit pas d'une plainte vaine, mais d'un aveu lucide qui ouvre la voie au travail de reconstruction.

L'écriture devient ici un outil de mise à nu, une manière de poser les bases d'un nouveau départ : il faut reconnaître sa perte de repères pour pouvoir en créer de nouveaux. Le fait de ne pas savoir ce qu'on veut, de ne pas avoir appris à être soi, place le narrateur dans une dynamique de quête. Ce vide intérieur devient la motivation même de l'écriture : c'est parce qu'il y a du flou, de l'indéfini, de l'indicible, qu'il y a une nécessité de raconter, de reconstruire du sens.

À travers cette écriture intériorisée, Yasmina Khadra démontre que l'intime, loin d'être un repli narcissique, peut être une voie d'émancipation. En puisant dans les ressources de son propre vécu, il parvient à transformer l'expérience personnelle en matière universelle. Il s'inscrit ainsi dans une tradition d'écrivains pour qui la narration autobiographique n'est pas seulement un témoignage, mais un acte existentiel, presque vital : celui de se retrouver, de s'affirmer, et surtout, de se dire enfin dans la langue de la vérité. C'est en racontant sa vie, en l'inscrivant dans une histoire, que le sujet parvient à se reconnaître comme un soi unifié, malgré les ruptures ou les contradictions.

Khadra brouille souvent les frontières entre autobiographie, fiction et autofiction. Ce mélange lui permet de se réinventer à travers ses personnages. « *L'autobiographie suppose une conquête de la vérité*

personnelle. » (Gusdorf, 1991, p. 65), cette citation indique que parler de « conquête » implique que la vérité personnelle n’est ni immédiate ni donnée, mais qu’elle se construit dans un processus, souvent long et conflictuel, au fil du récit de soi.

Loin d’être un simple reflet ou une chronique fidèle du passé, l’autobiographie est ici envisagée comme un travail de soi sur soi, un acte qui engage le sujet dans une quête de sens. L’auteur ne se contente pas de rapporter des faits : il les interprète, les agence, les met en récit, afin d’y discerner une cohérence, une direction, parfois une justification. Cette « vérité » n’est donc pas une vérité objective, mais une vérité intime, subjective, qui naît de la confrontation du sujet avec son histoire, ses blessures, ses choix, ses contradictions.

En mettant ses failles dans la bouche de ses personnages, Khadra met à distance ses blessures tout en les sublimant : il transforme l’expérience personnelle en matériau littéraire. Le « je » qui émerge de ces déclarations n’est plus simplement désespéré : il revendique le droit d’exister en dehors des carcans. Se reconstruire, pour Khadra, c’est se réapproprier son histoire, même douloureuse, se donner une voix, après avoir longtemps été réduit au silence (notamment dans l’armée, ou sous son pseudonyme caché). Il reconstruit un « je » authentique, capable d’assumer la complexité de son identité : algérien, écrivain, homme, fils, soldat, témoin.

5. Conclusion:

Chez Yasmina Khadra, l’écriture est bien plus qu’un simple acte littéraire : elle est un acte vital, une tentative de réconciliation avec soi-même, avec son passé, et avec un monde qui, trop souvent, a refusé de lui accorder une place véritable. En mettant en scène des personnages en quête de sens, marqués par l’exil, les non-dits et les ruptures, Khadra transpose dans la fiction une expérience personnelle de l’aliénation et de la dépossession. Entre la figure du fils silencieux, celle de l’homme bridé par les injonctions militaires, et celle de l’écrivain obligé de se cacher derrière un pseudonyme, se dessine une trajectoire faite de tensions intimes profondes.

Sa relation à la famille est fondée sur un héritage ambivalent : à la fois source d'attachement, de mémoire et de respect, mais aussi lieu de silence, de sacrifice et de renoncement à soi. Le poids des attentes paternelles, le devoir de loyauté, la difficulté d'exprimer une sensibilité personnelle dans un univers viril et codifié, ont contribué à une forme de fracture intérieure. Ce rapport familial complexe est accentué par une société rigide, marquée par la violence politique, le patriarcat, la guerre et la censure. Dans ce contexte, l'individu peine à exister pleinement, à se définir autrement que par les rôles imposés.

Face à cette double pression, intime et sociale, Khadra trouve dans l'écriture un refuge, mais surtout une arme de reconstruction. Il s'y forge une identité propre, affranchie des masques et des obligations. Loin de nier ses contradictions, il les intègre à son œuvre, faisant de la fracture un moteur narratif, et du manque une source de création. Ce travail d'auto-compréhension, souvent douloureux, est aussi un travail d'émancipation : écrire, pour lui, c'est apprendre à exister en dehors des attentes familiales, au-delà des carcans sociaux, et parfois même contre lui-même, contre les images héritées, les peurs intériorisées.

La relation que Yasmina Khadra entretient avec ses origines, son pays natal et le parcours singulier qui est le sien se révèle d'une grande complexité, une complexité qu'il ne cherche jamais à dissimuler. Au contraire, elle l'assume pleinement, la met à nu avec une honnêteté radicale, et la transforme en une matière première essentielle à son œuvre littéraire. L'écriture devient ainsi un véritable espace de recomposition identitaire, un lieu privilégié où s'entrelacent et dialoguent des notions apparemment opposées : la fidélité à ses racines et le désir de liberté, la mémoire collective et individuelle et la réinvention constante de soi.

Par le biais de cette écriture, Khadra ne prétend pas offrir des réponses simples ou des certitudes figées. Il invite plutôt le lecteur à s'immerger dans la dynamique même du devenir, dans cette tension

permanente entre ce que l’on est et ce que l’on aspire à devenir. Son travail littéraire redonne voix à ceux qui, pendant longtemps, ont été réduits au silence, marginalisés ou négligés. En cela, il participe à la construction d’une identité qui n’est ni rigide ni définitive, mais au contraire ouverte, mouvante, et profondément humaine, capable d’accueillir la complexité et la multiplicité des expériences. Ainsi, l’écriture de Yasmina Khadra se présente comme un acte courageux de confrontation avec soi-même et avec le monde, un acte qui dépasse la simple narration pour devenir un véritable processus de transformation intérieure et sociale.

6. Liste Bibliographique:

- Gusdorf, G. (1991). *Condition et limites de l’autobiographie*. Dans *Autobiographie : Essais sur la littérature de l’âge de l’homme*. Paris : Payot.
- Khadra, Y. (2001). *L’écrivain*. Paris : Julliard.
- Lejeune, P. (1975). *Le pacte autobiographique*. Paris : Seuil.
- Lipianski, E. (2006). *Une quête de l’identité*. *Revue des Sciences Humaines*, 191(3), 61–72. <https://doi.org/10.3917/rsh.191.0061>
- Ricœur, P. (1990). *Soi-même comme un autre*. Paris : Seuil.
- Sartre, J.-P. (1964). *Les mots*. Paris : Gallimard.
- Sartre, J.-P. (1996). *L’existentialisme est un humanisme* (Éd. orig. 1946). Paris : Gallimard.